Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 61

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisibile aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256853

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 3 mars 1907 | N° 61 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser a la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Goguéré
ou le Monceau de Témoignages

Le Gogueré est ce qu'on appelle le monceau de témoignages. Le mot témoignage, dans le sens propre, signifie l'attestation que fait un homme en justice de ce qu'il a vu et entendu ; ainsi le témoignage ne peut avoir lieu qu'à l'égard des faits. Mais ce terme, dans l'Ecriture sainte, a d'autres significations. Il désigne un monument ; ainsi au livre de la Genèse Chapitre III verset 31 et verset 45, Laban et Jacob, après s être juré une amitié mutuelle, érigent pour monument de cette alliance un monceau de pierres, comme un témoin muet de leurs serments. Laban le nomme *galaad le monceau témoin*, et Jacob, le *monceau du témoignage*. Après le partage de la Terre promise, les tribus d'Israël, placées à l'orient du Jourdain, élèvent de même un grand tas de pierres en forme d'autel, pour attester qu'elles veulent conserver l'unité de religion et de culte avec les tribus placées à l'occident. Voir le livre de Josué, chap. XXII, verset 10.

Notre Jura également possède un *monceau de témoignage* appelé le Goguéré. En voici l historique que probablement bien peu de nos concitoyens connaissent.

En face du monastère de Mariastein, de l'autre côté du ravin très profond qui coupe le plateau s'élève une roche de 16 pieds de haut et de forme bizarre, qui a dû frapper l'imagination des populations primitives. On pourrait l'appeler la sœur de la *Fille de Mai*, dressée en face de Bourrignon. Comme la Fille de Mai, la roche de Mariastein représente grossièrement un buste de femme qui, vue de profil, paraît vêtue d'une robe serrée en laissant la gorge en partie découverte.

Tout près de là, un enfoncement de terrain rempli de buissons et de pierres s'appelle le *Goguéré*, ou le *monceau de témoignages*. Les pèlerins qui se rendent à Notre Dame de la Pierre ont encore la coutume de se munir d'une pierre, en partant de chez eux, et la jettent dans le Goguéré pour se rendre le génie favorable. Les personnes qui font pour la première fois le pèlerinage de Mariastein, en traversant la montagne de Blauenberg, entre le village de Tittingen et le château en ruines de Rothberg, se munissent également d'une pierre quelconque. Arrivées sur le sommet de la montagne, elles jettent leur pierre sur un monceau déjà considérable.

La tradition persiste à dire que, il y a des siècles, on avait demandé au couvent de Mariastein l'érection d'une chapelle sur la montagne et que les moines bénédictins avaient répondu que, quand il y aurait assez de pierres elle serait bâtie.

Depuis cette époque les pèlerins apportent des pierres au Goguéré, au monceau de témoignages déjà considérable formé de ces sortes d'offrandes. A. D.

La vieillesse de Coco

Chaque soir, après dîner, le fermier Martin ne manquait jamais de faire un tour dans sa ferme, afin de s'assurer par lui-même que tout était bien en ordre. Depuis quelques mois, son fils Jean, revenu du régiment en septembre, l'accompagnait dans cette promenade quotidienne.

Le père Martin approchait de la soixantaine ; il était petit, trapu, encore solide pour son âge. Depuis trente ans au moins, il trimait dur et n'épargnait pas sa peine, mais il avait aussi arrondi l'héritage que lui avait laissé son père et possédait de bonnes valeurs déposées chez le banquier du chef-lieu d'arrondissement. Lorsque son fils était rentré dans ses foyers, après avoir fait trois ans dans un régiment de cuirassiers, le père Martin avait manifesté le désir de prendre un repos bien gagné, mais le « fieu » avait objecté que rien ne pressait, que le père était encore d'attaque, il se contenterait de le seconder pendant quelques années encore avant de se marier et de s'établir à son tour. Le vieux fermier avait trouvé ce calcul très sage, et au fond, ç'aurait été pour lui une véritable douleur de ne plus être le seul maître de ce domaine auquel il avait consacré la plus grande partie de sa vie.

Martin père était au fond un brave homme, quoique peut-être un peu autoritaire et « regardant ». Le fils, élevé dans des idées chrétiennes, était courageux et soumis ; tout marchait donc le mieux du monde et l'aisance régnait à la maison ; c'était un bonheur à peu près complet.

* * *

Ce soir là, le père Martin, après avoir allumé sa pipe, avait comme de coutume appelé son fils pour la promenade quotidienne.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Le maître resta inébranlable. Il avait une belle fortune. Il offrit de payer un dédit dont le ministre fixerait lui-même le montant.

Celui-ci se récria. Il ne s'agissait pas d'argent. Il s'agissait de quelque chose de plus haut, de plus noble, de plus sacré, il s'agissait du culte du Beau. Et ce mot, dans sa bouche, s'agrandissait d'un B triplement majuscule.

Le ministre était beau parleur. Il parla bien, ferme et longtemps.

Il n'obtint rien. Le maître tint bon.

L'autre se montra beau joueur. Il déclara qu'il prenait acte du retrait de *Vercingétorix*. Mais qu'il tenait à ne considérer ce retrait que comme provisoire, laissant M Morsans libre de remettre l'œuvre en répétition dès que bon lui semblerait. « Et je souhaite, conclut il en le reconduisant, je souhaite pour l'administration, pour l'Opéra, pour mon pays, que ce soit bientôt ! »

Daniel mit le comble à la surprise du public en donnant le soir même, dans une lettre fort courtoise adressée au même ministre, sa démission de professeur au Conservatoire.

Et ce fut tout. Oncques depuis n'entendit-on parler de lui.

Des journalistes tenaces allèrent sonner à la porte du petit hôtel qu'il habitait. L'hôtel était fermé. Les voisins racontèrent qu'on avait déménagé les meubles, sans qu'on ait pu savoir pour quelle destination ils partaient.

On fit maintes suppositions.

— Il s'est fait chartreux, dirent les uns.

Et en effet l'imagination du jeune maître n'était pas exempte d'un certain mysticisme.

— Il est allé s'enfermer dans quelques Baléares, disaient les autres, se rappelant son amour du soleil et de la solitude, et son aspect frêle et délicat. Peut-être visite-t-il les Canaries, ou l'Egypte, ou les Indes. Peut-être cherche-t il sous des cieux exotiques de lointaines inspirations qui nous vaudront quelques chefs d'œuvre de plus

— Peuh ! pensaient les sceptiques, très peu nombreux d'ailleurs. Il a toujours été fort bizarre et d'allures étranges. Qui sait s'il n'est pas devenu fou, et s'il ne se fait pas tout simplement soigner dans quelque maison de santé, aux portes de Paris ? Est-ce qu'on sait jamais, avec ces hommes de génie !

Lorsqu'ils furent descendus dans la cour, le vieux prit la parole :

— Dis-moi, que penses-tu du père Colin ?

Le père Colin était un vieux brave homme qui était né dans le village et ne l'avait jamais quitté. Depuis cinquante ans au moins, il travaillait à la ferme. Cette question ne fut pas sans surprendre Martin fils, qui ne savait pas où son père voulait en venir.

— Le père Colin, répondit il..... Mais je n'en pense rien du tout ; c'est un vieux serviteur que j'aime beaucoup, et je ne crois pas.....

— C'est que, depuis quelque temps, je me suis aperçu qu'il baisse beaucoup, et dame ! je lui donne toujours quarante sous par jour et la nourriture ; c'est quelque chose, cela ! Depuis déjà au moins deux ans, il n'est plus capable de tenir une charrue : il ne fait plus guère que de menus travaux, presque rien, et j'ai pensé que, pour le même prix, je pourrais avoir un gars vigoureux et qui, au moins, abattrait de la besogne ; d'un autre côté, ça m'embête de mettre moi-même ce pauvre vieux à la porte ; alors j'ai pensé.....

— A me charger de la commission ? demande Martin fils, qui avait tout de suite compris de quoi il s'agissait.

— Tout juste ! je pense que tu ne refuseras pas de me rendre ce service ?

Jean Martin était un garçon intelligent ; de plus, il connaissait son père et savait qu'il était inutile de discuter ses ordres ; aussi se garda-t-il bien d'émettre son avis personnel.

— J'y penserai ! se contenta-t-il de répondre.

Cependant, la promenade se terminait ; les deux hommes avaient successivement visité les granges où était entassée la moisson précédente, puis la bergerie, les étables, où les animaux reposaient tranquillement sur la paille fraîche, et la tournée s'achevait comme chaque jour par la visite de l'écurie.

Il y avait là une dizaine de chevaux solides, bêtes de labour qui, chaque soir, tournaient leur tête massive et intelligente en entendant entrer le maître. Martin avait pour chacun d'eux une parole et une caresse amicale et s'arrêtait dans le fond de l'écurie devant un vieux carcan étique qu'il affectionnait particulièrement.

— Bonsoir, Coco ! disait-il.

Et le vieux cheval se tournait vers son maître ; il essayait encore de manifester sa joie de le voir par un hennissement et en passant sa langue rugueuse sur la main que lui tendait le père Martin.

Coco était pour le fermier un vieux camarade ; pendant plus de vingt ans, il l'avait conduit, attelé à une antique carriole, sur les foires et marchés où le paysan se rendait journellement ; comme son maître ; il avait vieilli ; maintenant, presque incapable de se tenir sur ses jambes arquées, il ne quittait plus guère l'écurie ; au déclin de sa longue carrière de vieux serviteur, il avait ses invalides.

Le père Martin resta quelques minutes auprès de Coco, et, après une dernière caresse, il sortit de l'écurie, non sans s'être assuré que la litière du vieux cheval avait été renouvelée et que sa mangeoire était suffisamment garnie. Jean Martin avait assisté à la scène sans prononcer un mot ; il sortit de l'écurie derrière son père.

* * *

Le lendemain était jour de marché. Depuis le retour du fils Martin, c'était lui qui, chaque semaine, se rendait à la ville, et le soir il rendait compte à son père de ce qu'il avait fait et des nouvelles qu'il avait apprises.

Ce soir-là, après avoir, comme d'habitude, rendu ses comptes, il s'apprêtait à sortir de la grande salle de la ferme, lorsqu'il revint sur ses pas et, s'adressant à son père :

— Pardon, dit-il ; j'oubliais de dire que je suis passé chez l'équarrisseur ; il viendra demain soir ou après-demain sans faute.....

— Chez l'équarrisseur ? demanda Martin père. Et pourquoi faire, s'il te plaît ?

— Mais pour Coco ; j'ai pensé qu'il était inutile de nourrir plus longtemps cette vieille rosse qui tient dans l'écurie la place d'un bon cheval et qui mange depuis assez longtemps de l'avoine qu'il ne gagne pas.

— Ah ça ! mais tu deviens fou ! s'exclama le vieux fermier. Comment, tu voudrais faire abattre ce brave Coco, qui n'était déjà plus tout jeune quand tu es venu au monde, ce fidèle serviteur qui m'a rendu tant de services et qui a fait presque partie de la famille ? Voyons, ce n'est pas sérieux ! tu veux plaisanter ?

— Mais pas du tout, je t'assure ! riposta Jean Martin qui avait toutes les peines du monde à garder son sérieux ; ne m'as-tu pas chargé hier soir de donner son compte au père Colin, qui est un aussi vieux serviteur, qui travaillait à la ferme bien avant que Coco n'y vînt lui-même ; alors, j'ai pensé te faire plaisir en faisant pour le cheval ce que tu veux faire pour le vieil ouvrier.

Cette fois, le paysan était embarrassé pour répondre ; il comprenait que son fils venait de lui donner une leçon méritée, et que s'il n'est pas déplacé de témoigner de la bonté aux bêtes, il est encore plus urgent de traiter les gens avec justice.

— Est-ce que tu as parlé au père Colin ? demanda-t-il enfin à son fils.

— Pas encore, mais je le verrai demain matin.....

— Eh bien !..... ce n'est pas la peine, j'ai réfléchi, ne lui dis rien ; après tout, il peut encore rendre à la maison une foule de petits services auxquels je n'avais pas pensé, mais, d'un autre côté, tu vas me faire le plaisir d'envoyer de suite un mot à l'équarrisseur pour lui dire de ne pas se déranger.

Martin fils promit sans se faire prier, mais n'écrivit rien du tout, pour l'excellente raison qu'il n'avait pas même vu l'équarrisseur.

Comme par le passé, Coco continua à vivre de ses rentes à l'écurie, et il ne fut plus question de renvoyer le père Colin.

Léon Aristid.

Quant à moi, l'ami d'enfance, le confident, le frère presque de Daniel, je fus certes celui que sa disparition inexpliquée frappa le plus péniblement.

Resté orphelin très jeune, il avait été élevé par une tante, excellente et dévouée créature, qui habitait tout près de mes parents, dans la même petite ville.

Nous avions le même âge. Ensemble nous avions joué, enfants ; jeunes gens, étudié et rêvé. Ensemble nous étions venus à Paris, et lui, que le génie avait touché de son aile, avait toujours été pour moi le camarade le plus affectueux, l'ami le plus dévoué. Nous avions marché la main dans la main jusqu'au jour où le succès s'était emparé de lui au point de l'entraîner dans un tourbillon vertigineux où je ne pouvais le suivre.

Encore trouvait-il de temps en temps le moyen de me revoir et de diner avec moi, à seule fin de causer un peu, les coudes sur la table, du bon vieux temps, — du bon vieux temps qui n'était pourtant pas loin de nous encore, — du bon vieux temps où il n'était pas encore décoré, fêté, adulé, mais où il sentait déjà s'éveiller dans son jeune cerveau les mélodies et les trésors d'harmonie qu'il devait plus tard répandre à pleines mains. — Et dire, répétait-il souvent en riant, dire que ma pauvre vieille tante ne pouvait pas souffrir la musique ! Dire, — tu te rappelles, mon Charles, — que toute mon enfance s'est passée à entendre son gros perroquet vert chanter : *Partant pour la Syrie*, et si faux !

Mais les semaines, les mois s'écoulaient, et Daniel ne donnait pas signe de vie. Cette absence prolongée, ce départ mystérieux, me surprenaient et m'inquiétaient. Plusieurs fois, l'avouerai-je ? j'allai à la Morgue m'informer si quelque suicidé ne répondait pas à son signalement. Désespoir d'amour, fièvre chaude, que sais-je ? Dans tous les cas, l'hypothèse d'un crime devait être écartée ; sa visite au ministre, sa lettre de démission, bien d'autres circonstances encore indiquaient que son départ avait été volontaire.

— Pourtant, me disais-je, ses opéras, ses opéras comiques, se jouent toujours, et toujours avec le même succès. Il y a des droits d'auteur à toucher. Qui les touche pour lui ? S'il ne s'est pas tué, il a dû laisser ses pouvoirs à quelqu'un, à un mandataire quelconque. Par lui je saurai sans doute quelques nouvelles.

(*A suivre.*)

Une variante du Ski

On sait quelle vogue a pris le Ski tous ces hivers.

L'Engadine, terre promise des sports d'hiver, s'est enrichie cette anné du sport nouveau le « ski kjoring » sur lequel quelques détails ne seront pas sans intérêt.

Le ski kjoring, originaire de Norvège, a été importé en Suisse l'année dernière. Il fut de suite en grande faveur auprès des amateurs de ski et afin d'en encourager l'extension, la célèbre station de Saint-Moritz en Engadine a pris le parti d'organiser chaque hiver plusieurs réunions de courses, dont la première a été donnée le dimanche 27 janvier, avec un immense succès.

Ce sport tient à la fois de l'hippisme et du ski-ing. Le conducteur chaussé de ses longs patins de bois, s'attelle à la remorque d'un cheval.

Celui-ci est lancé d'abord au trot, puis au grand galop, et c'est alors une glissade éperdue tout au long des grandes routes couvertes de neige ! lorsqu'on y est parvenu à la maîtrise, car il joint aux charmes du driving la sensation de légèreté et de vitesse si appréciée des fervents du ski. Il y faut beaucoup d'habileté et de souplesse, notamment dans les courbes, où il est difficile d'éviter un certain frottement le conducteur n'ayant pour tout moyen d'action que ses deux rênes et les encouragements de la voix. Enfin ce nouveau sport a sur la plupart de ses frères ainés, une supériorité qui n'est point à dédaigner ; il est infiniment gracieux et l'on ne saurait imaginer plus ravissant spectacle que celui d'un joli cheval galopant librement et entraînant dans son sillage le skyer léger, parmi les fins tourbillons de neige qui s'envolent de toutes parts.